

— Faites ; que désirez-vous ?

— Pour des motifs tout personnels, et, que, sans doute, je vous expliquerai bientôt, je désire que, avant de commencer mon récit, vous me disiez la vérité, du moins, si vous la connaissez, sur votre aïeule dona Luisa Perez de Sandoval.

— C'est une bien triste histoire, que vous me demandez là, mon ami ? fit-il en hochant mélancoliquement la tête.

— Je le sais, don Luis.

— Mais quel intérêt ?...

— Permettez-moi de ne vous rien dire encore à ce sujet, mon ami.

— Soit, je n'insiste plus ; vous la connaissez donc, cette histoire ?

— Oui, à peu près, mais peut-être, soit par ignorance, soit pour des raisons que je ne dois pas rechercher tant qu'à présent, ne m'a-t-on pas dit la vérité sur la malheureuse existence de cette dame ; c'est donc cette vérité que je tiens surtout à connaître.

— Soit, puisque vous voulez la savoir...

— Franchement, oui, mon ami, je vous le répète, cela m'intéresse plus que je ne saurais vous le dire.

— Je vous remercie.

— Écoutez-moi donc : je commence.

Enfin, il releva la tête, et humant à deux ou trois reprises la fumée de son cigare :

— L'histoire de mon « aïeule, » est fort courte ; elle n'a d'intéressant qu'un seul fait, mais celui-là est terrible et navrant ; c'est l'histoire de son mariage.

— Ainsi elle a été réellement mariée ?

— L'ignorez-vous donc ?

— Pardon, d'après ce que l'on m'a rapporté, la cérémonie aurait eu lieu, en effet.

— Eh bien ?

— Mais le prêtre, toujours d'après ma version, le prêtre aurait été supposé, et par conséquent le mariage nul.

— C'est une odieuse calomnie ! s'écria énergiquement don Luis.

— C'est précisément parce que depuis quelque temps j'ai des doutes à cet égard, que je vous ai prié de me révéler la vérité, mon ami.

— Eh bien, la vérité, la voici. Écoutez bien ; en 1771 c'est-à-dire il y a précisément un siècle, deux familles puissantes occupaient le rang le plus élevé dans la vice-royauté de la Nouvelle-Espagne ; ces deux familles étaient celles de don Carlos de Tordesillas, président de la Chambre des comptes des Indes, dont les richesses étaient incalculables ; on disait alors et on dit encore aujourd'hui : Riche et heureux comme un Tordesillas, bien que le bonheur de cette famille commence depuis quelque temps à se démentir, et que sa fortune soit au moins diminuée des deux tiers.

— Je connais cette famille, que de récents malheurs ont frappée à l'improviste, sans que les causes en aient été jusqu'à présent bien connues ; le chef actuel de cette famille est don Lope de Tordesillas, gouverneur de l'État de Sonora.

— C'est cela même ; un charmant cavalier, dit-on, très galant près des dames ; quand à moi, je ne le connais que de nom.

— Passons à la seconde famille.

— Celle-ci était la famille de Sandoval y Alvarado ; les Sandoval, dont la noblesse remonte à bien des siècles avant la conquête Espagnole, étaient de race Incas, pure ; ils étaient

alliés de très près au dernier et infortuné empereur du Mexique.

Leur nom indien était « Viehitluy Guaytimotzin ; » après la conquête, une fille de cette noble famille épousa le célèbre « conquistador » Alvarado, d'où provient son nom et son titre espagnol, les Sandoval étaient beaucoup plus riches que les Tordesillas, leur fortune était surtout beaucoup plus claire et plus honorable, disait-on, que celle des Tordesillas ; mais cela est de peu d'importance ; or, en 1771 le chef de la famille de Sandoval dont je ne sais pas les noms indiens, était don Lucio Perez de Sandoval y Alvarado.

Il jouissait d'un grand crédit auprès du vice-roi ; dans une circonstance assez grave, le vice-roi menacé d'une disgrâce et ayant une grande confiance en don Lucio de Sandoval, le pria de rendre à Madrid et de plaider sa cause devant le roi d'Espagne et ses ministres.

Don Lucio accepta, à cette époque la vapeur n'était pas, sinon inventée, du moins appliqué, en Europe ; c'était donc une affaire sérieuse que la traversée de l'Atlantique, et qui exigeait de grandes précautions, car on n'en revenait pas toujours ; don Lucio avait deux enfants, un fils âgé alors de quatorze ans, qu'il se proposait d'emmener avec lui, et de placer à Madrid dans l'Académie de la jeune noblesse espagnole, et dont le nom était Pancho Perez Alvarado, comme c'était la coutume dans cette puissante famille pour tous les fils, avant de succéder au nom, et une fille âgée de dix-sept ans, réunissant en elle la beauté des deux races dont elle sortait, par conséquent admirablement belle ; et ce qui était encore préférable, possédant une haute intelligence, une inimitable bonté, et une candeur qui la faisait aimer et admirer de tous ceux qui avaient le bonheur de l'approcher.

Dona Carmen, la mère de dona Luisa, était une vertueuse femme, confite en dévotion, mais d'un esprit borné, sans cesse occupé de pratiques religieuses et incapable de veiller sur sa fille comme cela était nécessaire ; don Lucio savait cela ; il fit son testament, confia la tutelle de dona Luisa à don Carlos de Tordesillas, son ami intime, puis il se rendit à la Vera-Cruz, où il s'embarqua pour Cadix, sur un des galions de la flotte des Indes.

— Il fit une heureuse traversée, sans doute ?

— Oui, les galions réussirent à éviter les corsaires français et anglais ; ils se rendirent directement à Madrid ; don Lucio plaça son fils à l'école de la noblesse, loua un hôtel ou plutôt un palais magnifique calle de Carretas, et il commença aussitôt ses démarches en faveur du vice-roi, les négociations furent longues ; le vice-roi avait de nombreux et puissants ennemis à la « Corte ; » plus d'un an s'écoula ainsi.

Enfin, après quinze mois de démarches incessantes, don Lucio réussit à gagner définitivement la cause qu'il défendait avec tant de dévouement : il se hâta d'aviser le vice-roi de ce succès inespéré, et lui-même faisait ses préparatifs de départ, lorsque à la suite d'une lettre que don Carlos de Tordesillas lui adressait de Mexico, il éprouva une si grande douleur, qu'il tomba subitement malade et fut emporté en moins de quinze jours ; avant de mourir il fit venir son fils à son chevet, lui remit la lettre de don Carlos de Tordesillas, et exigea de lui, dit-on, un serment terrible ; le jeune homme, car don Pancho avait près de seize ans à cette époque, fut ramené à l'école de la noblesse ; deux heures plus tard don Lucio rendit le dernier soupir.

— Et don Pancho que devint-il ? accomplit-il le serment qu'il avait fait à son père ?

— Don Pancho Perez de Sandoval, car il avait pris ce nom